

—Je comprends cela, et je vais faire en sorte de raviver vos souvenirs...

Le 20 octobre il pleuvait... le temps avait été mauvais toute la journée...

—Il a fallu laver les salles à fond le lendemain. Il y avait un centimètre de boue sur les planchers.

—L'un des dîneurs devait porter un costume de cocher...

—Ah! ah! j'y suis... fit Richefeu.

—Vous vous souvenez?

—Je le crois du moins, à la circonstance du costume... Ici nous ne voyons pas beaucoup de cochers... ils vont généralement en face chez le mastroquet. Oui c'est bien cela, le 20, jour de pluie, vers sept heures du soir, deux individus...

Le restaurateur s'interrompit et se frappa le front à plusieurs reprises, puis il se leva.

—Attendez un peu... continua-t-il. Nous allons être renseignés par le garçon qui fait le service des cabinets...

Il se dirigea vers l'entrée de la première salle et appela:

—Maurice?... Eh! Maurice?

—Voilà, patron...

—Arrivez ici...

Richefeu vint se rasseoir auprès de René, dont l'émotion était plus facile à comprendre qu'à exprimer.

La lumière allait-elle enfin briller au milieu des ténèbres?

Le garçon s'approcha.

—Vous avez quelque chose à me demander, patron?

—Oui. Vous souvenez-vous de ces particuliers qui ont dîné au cabinet numéro 7 il y a quelques jours, et dont l'un s'est habillé en cocher dans le cabinet?

—Parbleu! je le crois que je m'en souviens, un grand maigre et un petit gros, et c'est ce travestissement qui m'a fait remarquer... Ils étaient arrivés assez bien vêtus en bourgeois... L'un le grand, portait un paquet... Je servis leur dîner sans m'occuper d'eux autrement, n'étant point curieux de mon naturel; vers neuf heures, le grand sortit et nous pria de faire la note et de l'envoyer à son camarade...

—Oui, dit Richefeu, ça me revient comme si c'était d'hier.

—Pour lors, continua le garçon, je lui portai l'addition... Il était en train de passer par-dessus son paletot une grande houppelande de cocher, couleur noisette, qui lui tombait jusqu'aux talons, avec de larges boutons de cuivre... Je le vois d'ici.

—C'est bien cela! s'écria René. Connaissez-vous déjà ces individus?

—Ma foi, non... Ce ne sont point des habitués de la maison... ils étaient pourtant déjà venus le matin...

—Seuls?

—Non, avec un grand escogriffe de cinquante à soixante ans, qui les a attendus en prenant une absinthe et en écrivant un bout de billet... Ils ont déjeuné ensemble au cabinet numéro 2... C'est moi qui les ai servis...

—Et, tout en les servant, vous n'avez rien saisi de leur conversation.

—Ma foi, ce que disent les clients, vous comprenez, m'entre par une oreille et me sort par l'autre. Il me semble lorsque j'entraîs ils cessaient de causer, mais je n'en suis pas sûr...

—Ne parlaient-ils point d'une femme à conduire dans un endroit quelconque? demanda René.

—Ah pour ça non... Ça m'aurait frappé. Quand on parle des femmes je dresse l'oreille, étant d'un naturel sensible... Ah! mais... ah! mais... attendez donc?

—Vous avez entendu quelque chose d'important, s'écria le mécanicien.

—Non, mais le soir après le départ, j'ai trouvé sous la table un papier.

—Quel papier?

—Une facture que l'un d'eux avait perdue, bien sûr...

—Oui, fit Richefeu, vous me l'avez même apportée en disant qu'on viendrait peut-être la réclamer...

—Et, balbutia René qui ne respirait plus, vous avez gardé cette facture?...

—Certainement...

—Voulez-vous me la donner?

—Pourquoi pas?... Richefeu entra dans son

comptoir et prit sur une tablette, entre deux bouteilles de liqueurs, un papier plié en quatre.

—Voici... dit-il en présentant le papier à René, qui le déplia vivement et lut:

"Richard, marchand de bois et charbons à Montreuil. Fourni à M Prosper (Gaucher cent fagots et cent cinquante bourrées. Montreuil, 19 octobre. Pour acquit."

—Le 19 octobre! murmura le mécanicien après avoir lu, la veille du jour de la disparition de Berthe!... Ah! ce sont bien ces hommes qui ont perdu cela. Montreuil où le terrain est glaiseux... Montreuil... et cependant j'y suis allé déjà et je n'ai rien appris...

—Mais avec cette facture vous saurez où vous adresser... fit observer Richefeu.

—C'est vrai... et j'espère... Merci, monsieur, merci mille fois, de m'être venu en aide avec tant de bienveillance. Et vous, mon ami, prenez ceci. René glissa dans la main du garçon Maurice une pièce de cent sous, paya sa dépense, sortit, puis, trouvant une voiture à la porte, y monta et donna l'ordre au cocher de le conduire rue Cuvier.

Etienne Lorient était revenu chez lui vers six heures, encore plus découragé que de coutume, ayant, pendant toute l'après-midi, cherché sans résultat.

—N'est-il venu personne? demanda-t-il à la domestique.

—Pardon, monsieur le docteur; il est venu M. René Moulin, qui apportait sous son bras gauche une redingote de cocher mouillée et qui, après avoir trouvé un papier dans la poche de la redingote en question, est parti comme un fou en disant de vous dire qu'il reviendrait, qu'il vous priait de l'attendre, et que c'était très important.

Un éclair de joie brilla dans les yeux d'Etienne.

—Il a trouvé quelque chose?... s'écria-t-il.

—Oui, monsieur le docteur.

—Dans la poche d'une redingote de cocher?

—Dame! oui, monsieur le docteur.

—Où est cette redingote?

—Dans la cuisine, monsieur le docteur, près de la fenêtre... Elle sèche...

Etienne courut à la cuisine et examina le vêtement.

Pour Françoise ce vêtement ne signifiait rien.

Pour le neveu de Pierre Lorient il constituait toute une révélation.

René Moulin tenait la piste des voleurs, et peut-être le papier trouvé dans la poche indiquait-il l'endroit où on avait conduit Berthe prisonnière.

Pour la première fois depuis bien des jours Etienne sentit un rayon d'espoir glisser au fond de son âme et éclairer pour lui l'avenir.

Il se mit à table mangea, non sans quelque appétit, en attendant avec impatience le retour de René qui lui apporterait sans doute la confirmation de ses espérances.

Le temps passa.

Huit heures sonnèrent.

René n'arrivait point.

Etienne commençait à trouver que le mécanicien se faisait longtemps attendre.

A huit heures et demie l'inquiétude s'empara de lui.

A neuf heures cette inquiétude se changeait enangoisse.

Enfin le timbre de la porte d'entrée retentit.

Le jeune médecin se leva et courut ouvrir lui-même.

XVIII

René était sur le seuil, presque souriant.

—Eh bien? lui demanda impétueusement Etienne.

—Eh bien, répondit-il en serrant la main du docteur, j'ai tout lieu de penser que demain nous saurons où est Berthe.

Etienne, poussant un cri de joie, entraîna dans son cabinet le nouveau venu et l'accabla de questions.

Le mécanicien lui raconta tout et lui montra la facture du marchand de bois.

—Pourquoi n'irions-nous pas à Montreuil ce soir même? hasarda le docteur.

—Parce que nous arriverions trop tard pour être bien renseignés... Dans les villages suburbains on se couche de bonne heure, et les gens qu'on arrache à leur premier sommeil afin de les questionner répondent de fort mauvaise grâce...

Demain, au point du jour, nous nous mettrons en route...

Etienne comprit que le mécanicien avait raison et, si grande que fût sa hâte de retrouver les traces de Berthe, il n'insista point pour un départ immédiat.

—Avez-vous enfin des nouvelles de Jean-Jeudi? demanda le docteur après un silence.

—Non, répondit le mécanicien, mais je ne désespère pas! Faites comme moi, reprenez courage... Quand nous aurons retrouvé Mlle Berthe nous retrouverons Jean-Jeudi, et nous pourrions alors mener à bonne fin l'œuvre entreprise, la grande œuvre de justice et de réhabilitation.

C'était la seconde fois qu'Etienne entendait parler de cette œuvre de réhabilitation.

Une question vint sur ses lèvres.

Mais il se souvint qu'il avait promis à René et à Berthe de ne point chercher à pénétrer le mystère dont ils s'entouraient.

Il voulut se tenir parole, et la question expira au moment de naître.

—Maintenant, poursuivit René, je vous quitte en vous disant: A demain.

—Puisque nous devons nous réunir demain de très bonne heure, ne vaudrait-il pas mieux ne point nous quitter? répliqua le neveu de Pierre Lorient.

—Le moyen?

—Rien de plus facile... J'ai deux chambres à coucher... On va préparer pour vous la seconde, qui renferme un canapé-lit sur lequel vous passerez la nuit...

Le mécanicien accepta de grand cœur l'hospitalité offerte par Etienne.

Les nouveaux amis s'entretenaient pendant un peu de temps encore de Berthe et de leurs espérances, puis ils se séparèrent pour se retrouver au point du jour.

Retournons de quelques heures en arrière et pénétrons, à la préfecture de police, dans le cabinet du chef de la sûreté.

Ce personnage venait de faire prier le commissaire aux délégations de se rendre auprès de lui, et il entama l'entretien par ces mots:

—Pardonnez-moi de vous déranger, mon cher maître, mais j'ai besoin de causer longuement avec vous...

—Je suis à vos ordres... Est-ce pour des renseignements que vous avez besoin de moi?

—C'est pour l'affaire Lorient...

—L'affaire du fiacre n° 13?

—Oui... Non seulement elle ne marche pas, mais le mystère qui l'entoure, et qui cache un crime plus sérieux que le vol en question, semble s'épaissir de jour en jour.

—N'avez-vous pas les rapports des agents chargés de l'enquête?...

—Ces rapports sont insignifiants, et ceux de l'inspecteur ne valent guère mieux...

—L'inspecteur Théfer, je crois?

—Lui-même... Il m'avait toujours paru intelligent et zélé, mais je commence à croire qu'il néglige ses devoirs...

—Ne l'avez-vous pas placé, lui et ses hommes, sous la surveillance d'un agent secret?

—Si...

—Qui avez-vous choisi pour cette tâche délicate?

—Plantade... C'est un adroit fleur...

—A-t-il confirmé vos soupçons?...

—Oui et non. Il n'a rien articulé de positif, mais quelques mots de son dernier rapport me laissent supposer qu'il aurait beaucoup de choses à dire si on l'interrogeait...

—Eh bien! interrogez-le...

—C'est ce que je compte faire... Je l'ai mandé, il va venir, mais je ne me dissimule point qu'il sera difficile d'obtenir de lui la vérité toute entière, la vérité brutale...

—Pourquoi?

—Plantade sait que Théfer a passé jusqu'à ce jour pour un de nos agents les plus habiles, les plus consciencieux et les plus sûrs... Il sait qu'il était le favori de la maison et peut supposer qu'il l'est toujours... Pour ces raisons, et pour d'autres encore, il hésitera avant de le battre carrément en brèche, craignant de se créer en lui un mortel et dangereux ennemi... Mon opinion, à moi, est faite et ne peut varier. Théfer avait le feu sacré... il ne l'a plus. L'affaire de Dubief et de Terre-